

de Russie. Il se contenta de l'aimable voisine belge (Bruxelles, Mons, Liège, Auvers), et surtout d'une saison annuelle régulière à Londres, précieuse pour lui par l'occasion qu'elle lui donnait de chanter le répertoire italien, et de le chanter entouré d'artistes dignes de lui. C'est ainsi qu'on put l'entendre interpréter le *Pardon de Plörmel* auprès de Mme Carvalho et de Gardoni ; la *Favorite*, avec Mario et la Grisi ; la *Gazza ladra*, avec Mme Penco ou la Patti ; l'*Elixir d'amour* avec Mario et Patti ; l'*Etoile du Nord*, avec celle-ci encore ; les *Noces de Figaro* (dans le rôle de Figaro, où il eut un succès inouï), avec la Lucca ; *Otello*, avec Tamberlick et Mme Nilsson, etc., etc. Il voulut également, après avoir définitivement quitté l'Opéra, en 1871-1877, couronner sa carrière par une promenade au travers de la France. Elle fut triomphale, bien entendu, soit dans ses concerts, soit dans son répertoire ordinaire : *Faust*, *Hamlet*, *Guillaume Tell* et la *Favorite*.

Mais revenons à la carrière parisienne de M. Faure. Nous parlions tout à l'heure de la flexibilité de sa voix : Ne le vit-on pas, en 1858, faire alterner *Joconde* et l'*Etoile du Nord*, c'est-à-dire le baryton le plus élevé, exceptionnel, avec la basse-chanteuse la plus caractérisée ? Son premier grand succès à l'Opéra-Comique avait été son début même, Pygmalion, de *Galathée*, qu'une fantaisie bizarre avait dévolu à Mlle Wertheimer, mais dont M. Faure fut, en réalité, "le seul créateur", comme Massé l'écrivit en propres termes. Le *Caïd* et la *Tonelli* le montrèrent aussi tout de suite virtuose achevé ; mais ses grands rôles, ses grands succès, furent surtout : le *Chalet*, le *Songe d'une nuit d'été*, l'*Etoile du Nord*, le *Pardon de Plörmel* et ce *Joconde*, triomphe d'élégance et de grâce, où il ne sera jamais égalé.

Quant à l'Opéra, où il arrivait en 1861, comme un maître, il a imprimé un tel relief à la plupart de ses interprétations que c'est tout au plus si les plus grands le rappellent de loin. Pour *Don Juan*, notamment, cela va sans dire ; c'est un de ses rôles qui exigent toutes les qualités à la fois : celles qu'on reçoit et celles qui s'acquièrent. Mais il faut compter de même : *Guillaume Tell*, où il mérita encore que l'auteur lui écrivit "qu'il avait vraiment créé le rôle" ; et la *Favorite*, ou le Nevers des *Huguenots*, rôles de distinction suprême, rôles rebattus pourtant, dont il donna comme une révélation des moindres phrases ; et le *Posa de Don Carlos*, autre grande figure ; et l'*Africaine*, et ce complexe, cet inoubliable *Hamlet* ; et l'extraordinaire *Méphisto de Faust*, à la fatuité raffinée, aux affets d'une sobriété puissante....

Depuis 1876, M. Faure a eu encore, dans les concerts, de considérables triomphes. Mais il serait injuste avant de terminer, et bien que lui-même en paraisse modestement faire bon marché, de ne pas dire ici qu'il a composé plus de cinq recueils de mélodies et de morceaux d'église ; que dans les unes, il y a des pages exquis (comme l'*Alleluia d'amour*, le *Missel, Que le jour me dure*, le *Klephle...*) et dans les autres, marquées au coin du véritable style religieux, des pages superbes (comme les *Rameaux*, le *Pie Jesu*, le *Crucifix*, le *Sub tuum...*).

HENRI DE CURZON.

MAZURKA SENTIMENTALE

Nous devons à la gracieuseté de M. Arthur Letondal, et de son éditeur M. Hardy, de pouvoir offrir à nos lecteurs cette page gentille, extraite de *Trois pièces de genre* : No 1 *Carillon*, No 2 *Mazurka sentimentale*, No 3 *Gavotte à l'antique*. Le prix des trois œuvres réunies est de 75 cts.

Qui de nous n'entend chaque jour faire des distinctions entre ce que l'on est convenu d'appeler, d'une part *artistes*, de l'autre *amateurs*.... " monsieur un tel est un artiste, tel autre n'est qu'un amateur." En d'autres termes, celui-ci n'est qu'un musicien superficiel, parce qu'il fait de la musique pour son seul agrément : celui-là, au contraire, possède son art à fond, parce qu'il en fait sa carrière : c'est un *professionnel*.

De prime abord, voilà certes une définition admirable. Et les natures candides, incapables de soupçonner la fraude, ne demandent pas mieux que de croire, sur parole, tout musicien s'affirmant lui-même comme tel et vivant de son art.

Hélas ! le monde des arts n'est pas plus exempt que les autres catégories intellectuelles de ce que l'on appelle justement les réputations surfaites. Je crois même que, dans le cas des beaux-arts, ce genre de mérite fleurit à l'envi. Et d'ailleurs avec la définition que je viens de citer, un artiste est tout bonnement un être condamné à donner des leçons pour vivre, tandis qu'un amateur est au contraire un homme de profession, pour lequel l'art n'est qu'une distraction, un aliment de poésie et d'idéal pour ses moments de loisir....

Et vraiment, voilà toute la distinction que l'on fait ? Avouons qu'elle est peu artistique, cette définition ; car s'il s'agit d'un fait économique ou social, — et rien de plus, — à quoi bon l'étude et le talent ? Le plus besoigneux est le plus artiste, et la question est vite tranchée !... Cependant il y a fort heureusement une meilleure distinction à faire entre l'artiste et l'amateur. Mais pour y arriver, il est bon d'éliminer les faits accidentels qui nous font confondre l'un et l'autre. Disons-le de suite : le côté matériel, le côté professionnel, n'ont rien à voir dans la question. Il y a des professeurs qui ne sont que des amateurs, cela est connu ; il est des amateurs qui valent bien plus que le grand nombre des professionnels, cela est encore évident.

Pour nous, il n'y a que deux grandes classes : les artistes et les non-valeurs — que les premiers donnent des leçons ou fassent autre chose pour vivre, nous n'avons pas ici à nous en occuper, et au point de vue de l'art, cette question n'ajoute ni ne retranche quoi que ce soit. Quant aux seconds, nous ne pouvons pas les empêcher de faire de la musique pour leur plaisir, mais nous pourrions les conjurer de ne pas chercher à prendre la place des artistes. Leur mélomanie peut avoir eu outre des résultats fâcheux, dont le moindre est de laisser croire à beaucoup de gens, comme à monsieur Jourdain, que le grand mérite consiste à faire de la musique sans l'avoir apprise.

" Vous ne savez pas ? Le travail, cela n'est bon que pour ceux qui n'ont pas de talent !... "

En voilà encore un préjugé, et comme tous ses congénères, vous pouvez croire qu'il a la vie dure. Que de talents il a étouffés ! que de mérites méconnus, par cette exclamation naïve : — " Ce n'est pas étonnant qu'il joue bien... il a tant travaillé !... "

Vraiment ?....

Nous qui avons toujours cru que le talent c'était " le travail intelligent ", et que, en dehors de cette belle loi de travail et de l'étude, il n'y avait que les promesses fausses de ces végétations printanières que l'été peut parfois dessécher....

Mais nous étions dans l'erreur. L'instinct tout seul, l'empirisme, voilà la merveille, le prodige inouï !

Et voilà pourquoi Molière, qui connaissait tous les replis de la bêtise humaine, met si bien à propos dans la bouche de son bourgeois gentilhomme, cette exclamation admirative, dont je vous copie, en terminant, la haute saveur :

" Et c'est sans avoir appris la musique ! " ...

DULCIANE.